

ROMAN



COLLECTION
Romans
d'aujourd'hui

Les phoques de ma sœur

fréville



Editions
Chemins de tr@verse

sur 
Bouquineo.fr

Les phoques de ma sœur

fréville

La crise de la quarantaine, ce n'est pas que pour les chiens ! Après avoir brillamment échappé aux griffes de sa tante charcutomaniaque dans le premier opus de la trilogie, puis magistralement réglé les problèmes de succession érotiques consécutifs à la mort de son père dans le second, Fernand va-t-il succomber aux coups de boutoir existentiels de son épouse ? Accablée par trop de succès, en quête de sens, celle-ci s'est mise en tête de réhabiliter Fucking Bob, leur idole de jeunesse, mis à mal par trente ans d'apérothérapie. Si en plus sa sœur aînée, la forte tête de la famille, dresseuse de phoques dans un parc aquatique de province en détresse financière, s'en mêle, on peut craindre le pire.

« Au souper, nous proposâmes à Bob d'aller au cirque, un chapiteau ayant vu le jour sur le terrain vague d'un village voisin depuis quelques jours. Je savais à l'avance que, ému et admiratif devant le courage et le talent des artistes, j'allais souffrir en observant leurs conditions de travail d'intermittents de deuxième classe, et qu'à partir de l'entracte je commencerais à remettre en question les deux tiers de mes choix de vie depuis la puberté. Au moment de regagner le parking, j'aurais des hauts le cœur en songeant à notre train de vie. Mais certaines souffrances favorables à l'épuration de notre âme sont nécessaires sur le chemin de l'harmonie et de la sagesse, et emmener notre grand enfant au cirque nous réjouissait tous les deux. »

Direction éditoriale

Yves Morvan

bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Après le bel et étrange *Figure parmi les morts* (visions intenses, symbiose avec l'esprit volatil des victimes et des survivants à l'instant de l'explosion meurtrière d'Atocha), le voyage en filiation du déroutant *Un cas typique de mort subite du nourrisson*, l'épopée baroque de sa moderne *Genèse de Fit-ce-Monde*, paradoxale mort d'un monde féérique enivrant l'imaginaire et, dans la même veine, la merveilleuse horreur de *Meurtre au bois dormant*, fréville revient avec le dernier opus de sa « trilogie familiale », pour célébrer la fidélité à sa jeunesse, et l'amour fraternel.

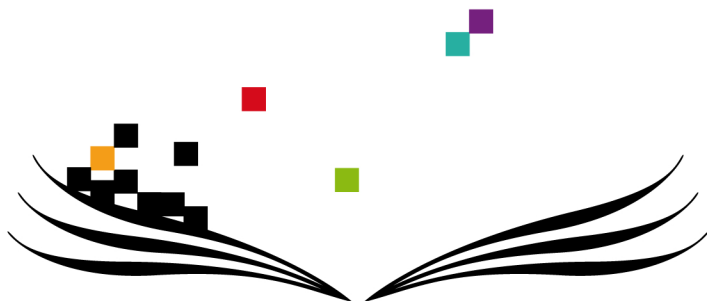
Après avoir brillamment échappé aux griffes de sa tante (*Le calepin de ma tante*), puis magistralement réglé les problèmes de succession érotiques consécutifs à la mort de son père (*Les maîtresses de mon père*), Fernand succombera-t-il, dans ce volume final, aux coups de boutoir existentiels de son épouse ?

Écriture légère et provocatrice, éther d'humour et d'humanité, intrigue riche en rebondissements facétieux... Un voyage aussi moelleux qu'iconoclaste.

Yves Morvan

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2016

Isbn numérique : 978.2.313.00558.3

Dépôt légal : juin 2016

Composition de couverture : François Radas

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

fréville

Les phoques de ma sœur

ROMAN

Éditions Chemins de tr@verse

Contactez l'auteur :

freville@chemins-de-traverse.fr

Cet ouvrage est le troisième opus de

La trilogie familiale

Le calepin de ma tante

Les maîtresses de mon père

Les phoques de ma sœur

*À ma sœur Patricia,
une des personnes les plus dignes que je connaisse*

1

Tout a commencé par une bite un peu molle, un soir, après un concert, dans une loge d'artiste.

La brunette affairée, manifestement libre de mœurs, ne parut nullement décontenancée, en tout cas beaucoup moins que le conducteur de l'engin. Elle s'écarta précisément de la distance nécessaire lui permettant d'attraper son sac à main, en sortit une pilule jaune fluo qu'elle tendit sans cérémonie à Jean-Bertrand Blancart, que tout le monde à part ses parents appelait désormais Fucking Bob depuis son premier tube « I'm Loving It » qui parlait de la même chose.

Le chanteur accepta l'hostie sans poser de questions ; son front commençait à perler car, à vingt ans tout juste, il n'avait encore pu s'habituer à ce genre d'incident mécanique mineur. Il aurait pourtant reconnu que le fait de devoir s'enfiler une groupie après chaque *live* commençait à lui peser, pas seulement sur les ischiojambiers. Il avait trouvé ça génial les dix premières fois, mais à mi-chemin de sa première tournée nationale, il sentait la fatigue s'accumuler et aurait donné cher pour filer ne serait-ce qu'une fois directement de la scène à la couchette aménagée dans son bus. En le poussant un peu, on lui aurait même fait admettre que passer, entre deux scènes provinciales, une nuit dans sa chambre d'ado périurbain et se faire appeler Jean-Bertrand au petit-déjeuner en avalant un bol de céréales sous la surveillance de ses vieux, bornés mais bienveillants, aurait été un profond réconfort.

Hélas, en guise de réconfort, l'époque était aux pilules, jaunes, bleues ou transparentes. Celle offerte par la brune fit un tel effet sur notre jeune héros, pourtant élevé aux nourritures saines de la campagne champenoise, que l'habitude fut vite prise, avant même le coup de guimauve, d'y recourir à chaque *after*, quel que soit le nombre de

participantes.

Dans la foulée des pilules, et sans plus de réflexion, s'invitèrent les cocktails musclés, les poudres excitantes, les gouttes anodines aux effets atomiques, puis, les mois et les années passant, tout le reste. Jean-Bertrand n'avait progressivement plus eu envie de repos salvateur dans sa chambre d'ado, sous la garde protectrice de ses géniteurs. Il n'avait plus eu envie de rien du tout, mais Fucking Bob avait continué à rencontrer des mains bien intentionnées qui, au moindre coup de mou, coup de blues, coup de stress, posaient dans sa paume ou sa bouche la pilule salvatrice, en tout cas celle qui lui permettrait de tenir jusqu'au prochain blackout.

Il en fut ainsi longtemps, trop longtemps.

2

Tout a commencé par un licenciement. Pas le mien – je suis fonctionnaire ; celui de ma femme.

Enfin pas celui de ma femme, celui d'une certaine Géraldine, *par* ma femme.

Évènement a priori mineur, car mon épouse, Maude pour les intimes, madame la Directrice pour les autres, est régulièrement amenée, dans le cadre de ses fonctions, à apposer sa caution officielle lorsqu'il s'agit de congédier un(e) employé(e) de l'agence bancaire qu'elle dirige. Elle n'y a jamais pris aucun plaisir, mais n'avait jamais semblé non plus souffrir particulièrement de cette responsabilité :

ces évènements, selon ses dires, demeureraient rares et toujours liés à des erreurs manifestes, sérieuses et vérifiées.

Dans le cas de Géraldine, cependant, Maude parut étrangement affectée.

Certes, Géraldine était enceinte. Il n'empêche, elle avait carrément piqué dans la caisse.

Certes, Géraldine avait été larguée par son mec. Il n'empêche, elle avait menacé de mort un collègue qui l'avait vue faire, s'il la dénonçait.

Certes, Géraldine était une ancienne de l'agence, avec laquelle dans l'ensemble, Maude avait eu de bons rapports. Il n'empêche, lorsque Maude était devenue directrice, Géraldine, tout en rédigeant un mot très amène sur la carte de félicitations signée par les employés, avait fait le commentaire suivant à ses collègues (commentaire rapporté dans le cadre des conciliabules suscités par le conflit qui faisait suite à l'engagement de la procédure de licenciement de Géraldine) :

– Sûr qu'elle a un plus joli cul que le mien.

De mon point de vue, bien documenté, puisque j'avais plusieurs fois eu l'occasion de rencontrer ladite Géraldine

lors de divers évènements publics à l'agence, ce commentaire était certes pertinent, mais son intention dénigrante m'était apparue aussi évidente qu'à Maude, d'autant qu'à ma connaissance ma femme n'avait pas eu besoin de coucher pour être promue, sauf avec moi, qui anticipais avec inquiétude l'augmentation conséquente de son champ de responsabilité et donc, de son temps de travail. Elle avait répondu à mes craintes par une augmentation mammaire qui avait considérablement élargi le champ des possibles en dehors des heures de bureau.

Maude reconnaissait avoir fait les choses dans les règles. Toutes les procédures avaient été engagées *avant* que Géraldine ne soit enceinte. Maude avait eu l'élégance de ne pas extrapoler, comme tout le monde à part elle l'avait fait, quant à un possible calcul sordide reliant la grossesse de Géraldine à son licenciement. Elle admettait avoir plusieurs fois fait preuve de clémence vis-à-vis d'une employée qui ne brillait aux yeux de personne ni par son niveau de performance ni par son état d'esprit – notamment quand elle ramenait systématiquement des biscuits périmés aux apéros d'anniversaire au bureau. Elle convenait que personne dans l'agence ne lui avait adressé la moindre critique. Même le

délégué syndical lui avait signifié, par e-mail, donc par écrit, qu'il l'estimait dans son bon droit et qu'à titre personnel il l'assurait de son soutien et de sa compréhension dans cette épreuve (selon moi, il fantasmait sur la directrice comme tout délégué syndical qui se respecte).

Maude avait assez de lucidité pour savoir que les reproches démesurés que Géraldine lui avait faits, publiquement, au cours de plusieurs scènes, à divers moments de la procédure, dans l'agence, hors de l'agence, au téléphone, jusqu'à la caisse du Leclerc, relatifs à son égoïsme, sa méchanceté, son mépris de l'humain, son obsession pour l'argent, sa soumission à l'entreprise, tout cela était absurde, faux, sournois. Il n'empêche, Maude vivait particulièrement mal cette affaire.

Nos nombreuses conversations à ce sujet suivaient toutes le même schéma : Maude s'autoflagellait, listait les circonstances atténuantes de Géraldine, les conséquences dramatiques de la perte de son emploi, faisait inmanquablement le lien entre cet événement, l'injustice de notre société, le caractère arbitraire de ses pouvoirs, certaines erreurs de jugement qu'elle avait pu commettre dans le passé, le confort matériel excessif dont notre couple

jouissait, la chance que nous avons eue dans la vie, elle et moi. Moi je la défendais. J'en revenais au cas particulier de Géraldine qui avait tout fait pour mériter son sort, au professionnalisme de ma femme qui avait pris cent fois la peine de discuter avec elle, ainsi qu'avec les autres membres de l'agence, à son scrupule concernant les lois en la matière, même les plus stupidement tatillonnes. Au final, elle avait rempli son rôle de directrice, sérieusement, dignement, loyalement. J'en venais à défendre les vertus du grand capital et le fonctionnement de la grande entreprise tandis qu'elle me parlait de protection sociale et de sens communautaire.

Le fait que cette employée fut enceinte semblait peser un poids considérable dans la psyché de Maude. Salope mais fine, Géraldine lui avait perfidement lancé, lors de sa dernière apparition à l'agence :

– Évidemment, toi tu n'auras jamais d'enfants. Tu es sèche comme une brique.

Sèche peut-être, avec l'âge, mais notre budget crèmes de jour et de nuit avait grandi en conséquence, et ce n'est pas au niveau du vagin que je le remarquais le plus. Mes efforts de réconfort demeuraient vains : plus la date de l'accouchement

approchait, plus la mauvaise conscience de ma bien-aimée empirait, affectant son humeur dans des proportions qui devenaient inquiétantes.

3

Tout a commencé par une photo de Brigitte Bardot, serrant dans ses bras une grosse boule de poils blanche, heureusement encore vivante celle-là, en une de Paris Match, pour le numéro 1453, daté du 17 avril 1977. Le monde entier pleurnichait en découvrant les images de massacres de bébés phoques, mitraillés sur la banquise par des fourreurs aussi avides de sang, teinture naturelle prisée de certaines clientes punks, que d'argent.

Ma sœur n'aimait pas particulièrement Brigitte Bardot, je ne sais même pas si elle avait vu le moindre de ses films ; mais elle succomba immédiatement au charme de l'autre

bébé sur la photo, dont les yeux ronds rivalisaient en expressivité avec le regard rimmelé et scalpelisé de l'actrice, même si, clairement, s'agissant des lèvres pulpeuses, le phoque n'arrivait pas à la cheville (dont il était d'ailleurs démuné) de la star. Quoique question Botox, on avait du mal à départager l'ex-bombe du cinéma français du poupon, gavé de graisse, et aussi ovale qu'une torpille nucléaire.

Ma sœur s'enflamma pour cette cause, comme une jeune fille de onze ans peut s'enflammer. Les murs de sa chambre se couvrirent de posters, ses lectures furent toutes consacrées aux espèces en danger du Grand Nord, et bien avant tout le monde, elle manifesta et pétitionna contre le réchauffement climatique, les ravages de l'industrie pétrolière en Arctique et la disparition des peuplements inuits du cercle polaire canadien. Elle tenta pendant quelques semaines de jouer du kelutviaq, luth traditionnel à une corde monotonale, d'ailleurs fort monotone.

La cause était sympathique, le nouveau-né photogénique, je me faisais un plaisir d'offrir à ma sœur toutes les peluches en forme de phoque que je pouvais dénicher, tandis que mes parents payaient avec le sourire les abonnements aux magazines pro nature et les timbres pour les lettres de

protestation. On se disait tous : ça ne va pas durer. Mais ça dura.

Ma sœur réalisa un premier rêve en réussissant à partir, à l'âge de 13 ans, au Groenland, avec des activistes qui, n'ayant pas Brigitte sous la main, avaient besoin de Nathalie, de Laetitia et d'Isabelle (le prénom de ma sœur) pour espérer faire la couverture des magazines. Elle réalisa un second rêve deux ans plus tard en décrochant un stage dans un zoo, puis un autre dans un parc aquatique qui présentait un spectacle de phoques et d'otaries dressés. Au contact rude et odorant de ses animaux fétiches, non seulement son amour ne flancha point, mais elle se révéla très douée pour la gestion des phocidés. Mine de rien, dix ans après Bardot, ses études, ses loisirs tout autant que ses fréquentations s'étaient structurés autour de cette unique obsession : le phoque.

Lequel animal, quoique paisible et social, ne laissait aucune place au développement d'une vie amoureuse, ni à l'épanouissement de prémices d'un éveil sexuel. À dix-huit ans, Isabelle n'avait jamais touché à une trousse de maquillage, même si celles-ci n'avaient plus guère de chances de contenir des traces de graisses animales marines ou cétacées, vu qu'elle avait si bien *campagné*, comme